

ROMAN



COLLECTION  
Littérature  
humoristique

# Dieu n'aime pas les fonctionnaires

Pierre-Marie Windal



Le Léopard Masqué

une  
coédition des

Éditions  
Chemins de tr@verse



sur [Bouquineo.fr](http://Bouquineo.fr)

**A**drien Assiret part à la retraite de l'Éducation nationale à cinquante-quatre ans... Mais un certain Dieu voit ça d'un mauvais oeil. Les ennuis commencent pour ce jeune retraité qui va devoir répondre de ses actes devant un curieux tribunal.

# Préface de l'éditeur

Oui, le rire a pleinement sa place dans la littérature. Et je suis heureux d'accueillir cet ouvrage écrit à la lame de rasoir, dans lequel Pierre-Marie Windal entremêle intrigue policière et questions philosophiques, et pose, non sans acuité, quelques questions qui fâchent !

Yves Morvan

## L'auteur

Pierre-Marie Windal

S'il manque parfois d'éducation, l'auteur ne manque pas d'instruction puisqu'il est docteur en administration des affaires de l'université de Colombie Britannique qui, comme son nom ne l'indique pas, est une province pacifique du Canada. Tel son héros il a été professeur, en l'occurrence professeur de marketing à l'université de Sherbrooke, dans la belle (et froide) province de Québec, « Maudit Français ». De retour en France, il se paye une tranche de *Temps Modernes* chez un constructeur automobile avant de créer quelques années plus tard une société d'études et de (bon) conseil en marketing où il travaille aujourd'hui, chez lui, à l'abri des réactions imprévisibles des forces de progrès.

Editions  
**Chemins de tr@verse**

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2011

Isbn Pdf : 978-2-313-00184-4  
Isbn Epub : 978-2-313-00185-1

Dépôt légal : Janvier 2011  
Édition de janvier 2011 (première édition)

Éditions Léopard Masqué - 90, rue Daguerre – 75014 Paris

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sémard – 75009 PARIS

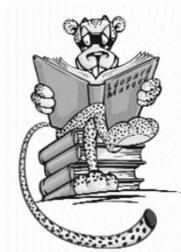
Photo de couverture : © Léopard Masqué - Photomontage : Anne Dancer  
Conception de la couverture : Anne Dancer, à partir de la charte graphique de Claire Sidoli

PIERRE-MARIE WINDAL

# Dieu n'aime pas les fonctionnaires

ROMAN

Les Editions du Léopard Masqué



LA GRIFFE DE LA LITTÉRATURE HUMORISTIQUE

et les

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

## Chapitre 7

Seul dans l'Eden Café, Dieu attendait l'arrivée de ses disciples pour commander une autre bière. Il avait abandonné son verre à une mouche en maraude. Elle le dégustait à petits pas, friande de mousse mais prête à fuir à la moindre alerte, les yeux partout. Il l'encouragea du regard. Il avait plus de sympathie pour cette mouche que pour le serveur, dont il percevait l'impatience grandissante à l'élévation circonflexe des sourcils. C'était un café minable où il aimait recevoir ses amis et expédier les affaires courantes après le coup de feu de midi. Il ne gênait personne et consommait à intervalles réguliers des bières qui le faisaient roter, en toute discrétion. Sa table préférée, loin du comptoir, offrait une vue dégagée sur le spectacle de la rue. L'établissement avait connu des jours meilleurs. Sol, tables et couverts, lampes, vitres, murs, tableaux, tout était sale et vieux, sans recherche, abandonné. Au fil des années, les murs avaient accueilli un équipage hétéroclite d'enseignes lumineuses à la gloire des brasseurs dominants. Celle de *Kronenbourg*, aux tons fluo rouges et ocre, montrait un serveur noir désarticulé dans un paysage désertique, un plateau en équilibre dans chaque main, rendant grâce à un gigantesque verre de bière posé sur le

sable comme une pyramide cylindrique. À sa gauche, des lettres de néon mortes vantaient les mérites de la *Wel Scotch*, une bière au malt des highlands écossais. Les deux panonceaux étaient alimentés par un câble électrique tavelé, là où un simple fil aurait suffi. Il pendait sous son propre poids comme un ventre d'obèse au-dessus d'un chef en bois blanc au sourire figé, toque en kugelhof retourné sur la tête. Il avait les bras éternellement pliés dans un geste d'accueil, coudes au corps, doigts serrés dans le vide sur le menu du jour dont l'absence lui donnait un air de momie inca. On y servait un café amer et tôt le matin, à l'heure du travailleur, une tartine de la veille rendue craquante par un coup de chaud régénérant. Dans la salle à manger en demi-niveau, isolée de la partie bistrot par une balustrade en acajou crénelé, une petite main passait le balai sous les tables en raclant bruyamment les chaises sur le sol. Au contact du fer, le grès hurlait. Dieu leva la tête, irrité, le cerveau vrillé par le bruit métallique. Plus il devenait sourd, plus il ressentait les bruits parasites comme une agression. Un coup de klaxon péremptoire, ou le hurlement d'un pot d'échappement troué, lui montaient à la tête, et dans sa tête, le sang coulait. Dans sa tête, seulement. C'était devant le constat de son impuissance qu'il avait décidé de prendre son destin en main en fondant une société secrète avec deux amis de rencontre, Ange et Luc. Société était un bien grand mot pour une association informelle de trois personnes que le destin avait provisoirement unies dans une même passion, la justice. Non celle des juges, qu'ils trouvaient lente et trop bien disposée à l'égard des coupables, mais celle de *justes* bien inspirés. Une telle justice ne pouvait être rendue que dans le plus grand secret pour le bénéfice de tous, à l'exception peut-être de celui de l'accusé, les justes n'étant pas à l'abri d'une erreur *justicière*. Robert Dieu en savait quelque chose, pour avoir été substitut général à la Cour d'appel de Papeete jusqu'à ce qu'un différend avec sa hiérarchie, et un léger problème de santé, eussent raison de sa carrière.

C'était hier, mais qu'elle lui semblait loin, cette vie. Une vie tout entière passée à condamner les coupables, prononcer des sentences, briser des vies... Non qu'ils ne le méritaient pas, la plupart avaient trop tiré sur la corde, mais pour un innocent puni, combien de coupables n'avait-il pas absous faute de preuve ou sous la pression de plus puissant que lui ? Cette époque était révolue. Aujourd'hui, c'était lui, Dieu, qui dictait sa loi. La France ne manquait pas de *Dieu*. 126 rien qu'à Paris, hors liste rouge, plus de 3000 en province, un panthéon anonyme vivant en bonne entente avec le commun des mortels. Robert Dieu ignorait tout de ses origines, sinon qu'il était lui aussi fils de Dieu. Il n'en tirait aucune vanité, bien qu'un nom pareil fût de nature à susciter le respect. Les gens aimaient s'asseoir à sa droite et ils lui demandaient souvent des nouvelles de son fils. Il n'était pas rare qu'un inconnu lui racontât sa vie dans la rue en le priant d'exaucer d'incroyables requêtes. Il faisait de son mieux pour y accéder, fidèle aux grands principes qui régissaient son existence, dix commandements qu'il avait un jour écrits sur une feuille de papier pour le guider en toutes circonstances de la vie ordinaire. Qu'il fût le seul ou presque à les respecter l'avait persuadé qu'il ne fallait pas chercher plus loin l'extrême chaos de la vie moderne, chaos qu'il avait décidé, avec ses associés, dans la mesure de leurs modestes moyens, de discipliner. Ange était en retard. Avertie de la présence du serveur, la mouche quitta précipitamment le verre. À peine avait-il fait un pas dans leur direction qu'elle s'était envolée à tire-d'aile. Dieu admira sa prudence. Ce n'était qu'une mouche, mais elle savait d'instinct quand rompre. Il nota mentalement de s'en souvenir quand reviendrait pour lui le temps de prendre des risques. Le serveur prit son verre et passa un linge humide sur la table.

– Il est en retard, votre copain.

Ange était toujours en retard. Chacun s'arrangeait avec le temps et tentait d'imposer aux autres sa propre relation. Dieu s'efforçait d'organiser

le sien en cohortes de sept jours, mais ce n'était qu'une vieille habitude. Ange vivait au jour le jour. À l'école, il avait toujours eu des difficultés avec les temps. Il ne s'encombrait pas du passé et se souciait comme d'une guigne du lendemain. Tout le contraire de Dieu qui n'oubliait rien et se comportait comme s'il avait l'éternité devant lui. Pour tromper son impatience, il passa en revue l'ordre du jour de la réunion qu'il allait présider. Quand une affaire était terminée, ils en mettaient une autre en chantier. D'abord, choisir la victime. Cette fois, Luc voulait « se faire » le Président de la République française. Chacun était libre de faire des propositions selon ses dégoûts personnels, mais il fallait tout de même rester raisonnable. Le Président, c'était un gros morceau. Coupable sans doute, on ne se hisse pas au sommet de l'état sans se salir les mains, mais la culpabilité n'était pas tout. La société ne prenait en charge que les affaires qu'elle était en mesure de mener à bien. Luc avait parfois tendance à l'oublier dans son désir de bien faire, au risque de mettre leur vie en danger. Le Président, ce serait pour une autre fois. Ange, lui, en voulait à l'ancien président d'une grande banque nationalisée. Toutes les conditions d'une mise en accusation étaient effectivement réunies : gestion inconséquente, abus de biens sociaux, enrichissement personnel, indemnité de départ injustifiée... Chaque Français en subissait encore financièrement les conséquences. La tentation de donner à ce fonctionnaire de haut vol le châtiment qu'il méritait était forte, mais d'un faible intérêt juridique. Ce n'était après tout qu'une banale affaire d'escroquerie cautionnée par l'état, avec le contribuable dans son rôle habituel d'escroqué. Prouver la culpabilité du banquier était un jeu d'enfant que Dieu laissait à d'autres. Seuls les jugements susceptibles de faire jurisprudence méritaient l'attention de la société. Si Luc péchait par excès de confiance, Ange tombait parfois dans la facilité. Aussi remercièrent-ils le ciel de leur envoyer en pâture cet Adrien Assiret, un jeune retraité de 51 ans qui en

avait eu assez de sacrifier les meilleures heures de pêche et de jardinage à l'instruction de ses élèves. C'étaient des ânes qu'il avait depuis longtemps abandonnés à leur sort en profitant de toutes les failles du système. Bon an, mal an, il était malade une semaine par mois. Grippe, migraine, déprime hivernale, poussée de sève au printemps, c'était un grand sensible. Tout cela était parfaitement légal et toléré, mais très en deçà des ambitions de l'enseignant. Il lui fallait du temps libre, toujours plus de temps libre. Il avait donc pris sa retraite officielle quatorze ans avant les autres, au prétexte qu'il avait élevé trois enfants. Si Dieu lui prêtait vie, il jouirait d'une longue retraite payée pour l'essentiel par le boulanger du coin. Une telle prouesse laissait Dieu rêveur, lui qui travaillait chaque jour de la semaine. Non qu'il enviât la vie étriquée de cet homme et son entêtement à ne rien faire de productif. Non, ce qui l'intriguait, c'était la passivité des uns et l'égoïsme des autres. Ce qu'il voulait comprendre, c'était comment une caste de paresseux avait fini, dans l'indifférence générale, par faire main basse sur le temps à son seul profit. Rien de tel qu'un procès pour isoler la cause de l'effet. On entendrait les parties, on démontrerait les mécanismes, on prendrait le temps de comprendre. Il lui tardait d'y être. Chacun avait sa place dans la société. Dieu jugeait, Ange défendait, Luc attaquait. La seule fois où Luc et Ange avaient interverti leurs rôles, Dieu avait du prononcer un non-lieu pour vice de forme tant la défense semblait se réjouir des malheurs de son client. Luc ne valait rien comme avocat, mais c'était un procureur redoutable. Il fallait toute l'énergie et la créativité d'un Ange pour contenir ce prédateur-né. Soudain, Ange passa. Dieu lui fit un petit signe de la main et trouva enfin le mot fléché sur lequel il butait depuis le matin : en neuf lettres, *paresse régionale. Cufardise.*

## Chapitre 11

Adrien Assiret regardait sa petite famille avec attendrissement. Une femme encore jeune, trois beaux enfants, la vie commençait à 51 ans. La dernière fois qu'il avait ressenti une émotion aussi forte, c'était en mai 68, lors des évènements. À 17 ans, il découvrit le pouvoir de la rue et le plaisir de ne rien faire, et de fil en aiguille, le plus naturellement du monde, il entra dans la fonction publique. Professeur de mathématiques. Il aurait pu être facteur, il avait les jambes pour ça. Les jambes, c'est important dans la fonction publique. À cause de la rue. Le vent de liberté qui souffla en ce fameux mois de mai lui était monté à la tête pour n'en jamais redescendre. Adrien Assiret n'était pas fait pour le travail. Sa courte carrière n'avait été qu'une longue parenthèse dans une vie rythmée par les vacances. Il avait pratiqué le plus beau métier du monde comme un moindre mal. Un beau métier en vérité. Ni trop prenant, ni trop changeant, même s'il fallait chaque année se réhabituer à de nouvelles têtes. Blondes à ses débuts, brunes aujourd'hui, des têtes de plus en plus mal faites qui eurent vite raison de son enthousiasme au demeurant limité. Les années passèrent, avec leur cortège de vacances de Toussaint, Noël, février, Pâques, de ponts volés, de grandes vacances, jusqu'à ce jour de grâce où il croisa le chemin de Maître Vatfer, un avocat spécialisé dans le vice de forme. La rumeur courait qu'un professeur charentais était parvenu à prendre sa retraite

anticipée en profitant d'une loi destinée à soulager les mères de famille. Arguant du principe de l'égalité des sexes, il exigea d'être traité comme une femme. Les juges du tribunal administratif lui donnèrent raison, et ce pionnier fut admis à faire valoir ses droits à la retraite en milieu d'année scolaire. Au diable ses élèves, la loi, c'est la loi. Adrien Assiret s'engouffra dans la brèche ouverte par Vatfer et batailla ferme pour changer lui aussi de sexe, vite rejoint par une armée de serviteurs de l'état : agents des impôts, fonctionnaires territoriaux, chargés de mission, personnel attaché, détaché, vacataires, hors cadre, toutes gens dont l'absence ou la présence affectaient peu le produit intérieur brut. Au dernier recensement, on dénombrait sept cent cinquante mille Adrien Assiret en France. S'ils décidaient comme l'original de faire valoir leurs droits à la retraite, les salariés non concernés par ces dits droits allaient devoir compenser par leur travail les années perdues. L'état s'en émut, mais son émotion fut de courte durée. Les salariés du privé en avaient vu d'autres. On passa le mot de régler les demandes au cas par cas, c'est-à-dire d'y répondre favorablement. Les jeunes retraités furent priés de cultiver leur jardin en silence, et la presse, toujours prompte à dénoncer les injustices, n'en parla que du bout des lettres. Adrien Assiret, dit *Adrien le Jeune*, fêtait donc son départ en retraite dans l'intimité : la famille proche, des amis, quelques collègues curieux de voir comment il avait fait et Maître Vatfer, très entouré. Lui n'envisageait aucunement de prendre sa retraite. Il avait trouvé une mine d'or et comptait l'exploiter jusqu'à ce qu'un séisme social la tarisse. Adrien sentit une main peser sur son épaule. « Heureux ? », lui demanda la main. Il lui sourit. Heureux, oui, et libre. Libre de partir à Tombouctou ou Ouagadougou pour y mener une vie sans contrainte et qui sait, se rendre utile. Il se voyait déjà en saharienne allant de village en village nourrir l'esprit d'une horde de gais négrellons, sillonner les pistes avec le 4x4 qu'il rêvait d'acheter, creuser des puits, bâtir des écoles, tracer des routes, vivre, quoi ! Adrien

Assiret, *l'Africain blanc*, en futur bienfaiteur, s'exprima. « Nous avons la loi pour nous. » Vatfer lui rendit son sourire en songeant combien il était pratique de signer ses propres lois. Le législateur aurait tort de s'oublier. Il s'attendait à plus de résistance de la part du rectorat et de son ministère de tutelle, mais l'article 24 du code des pensions civiles et militaires avait été jugé illégal par la Cour de justice des communautés européennes. Le Conseil d'État français s'aligna sur la décision européenne, estimant que cet article du code des pensions était incompatible avec le principe d'égalité des rémunérations entre hommes et femmes, tel qu'il était affirmé par le traité instituant la Communauté européenne. Pauvre Jean Monnet... Que la rémunération des femmes soit dans les faits inférieure à celle des hommes ne semblait pas troubler les Sages. Partir en retraite quatorze ans avant les autres, ouvriers, femmes de ménage, boulangers, artisans, médecins, n'avait rien pour eux d'un privilège indécent. N'était pas Sage qui voulait. Il fallait toute une vie de juriste pour conseiller l'État et mesurer la détresse personnelle d'un fonctionnaire allergique au travail. Heureusement qu'il existait des lois pour les protéger, et des Vatfer pour exiger qu'elles soient appliquées. Adrien sentit la main quitter son épaule. Elle lui coûtait cher, cette main, mais c'était de l'argent bien employé. Il comptait gagner dans cette opération plus de cent cinquante fois la mise, et plus encore si sa demande de prise en charge juridique, une idée de son responsable syndical, était acceptée. Il ne regrettait pas de l'avoir invité aujourd'hui. La France était un beau pays. Adrien se félicitait d'être né dans une famille de fonctionnaires. Dans ses cauchemars, il était plombier, ou pire encore, ouvrier du bâtiment. Se lever à l'aube, passer la journée dehors, dans le froid, scier, clouer, couler du béton, manger sur le pouce un sandwich au ciment, travailler à genoux, sur un pied, allongé, tordu, les mains en l'air, et revenir le soir le dos cassé, à l'arrière du camion, coincé entre deux caisses. Le cauchemar se terminait toujours de la même façon. Il poussait un cri :

« Pas le bâtiment ! » et se dressait sur son lit, découvrant dans son élan les épaules rondes de sa femme que ce cri et le froid réveillaient. « Encore ce vilain cauchemar, chéri ? » Il jeta un coup d'œil à sa femme. 36 ans et des seins en béton qu'elle mettait en valeur en toutes saisons sous des tenues faussement modestes. L'hiver, ils bouillonnaient sous son pull comme lave en fusion ; au printemps, ils se risquaient prudemment dehors en attendant les grandes vacances, qu'ils passaient en bonne partie à l'air libre avant de regagner, en automne, leur balcon. Eux aussi étaient très entourés aujourd'hui. Le responsable syndical, pas bien grand, avait le nez dessus. Plus haut sur pattes, Vatfer se cachait derrière ses lunettes pour se livrer à de brèves explorations en profondeur. Un collègue d'Adrien complétait cette garde rapprochée en laissant traîner ses grandes mains. Sentant un regard peser sur sa nuque, Emma Assiret se retourna. Elle reconnut son mari et lui sourit, Joconde énigmatique et bienveillante, comme pour lui signifier qu'en dépit des attentions mâles dont elle était l'objet, c'était bien lui, son gros chat, qu'elle préférait. Elle s'excusa auprès de ses invités et regagna la cuisine où une extra s'employait à réchauffer les plats qu'elle avait préparés la veille. Mini-quiches et pizzas, bâtonnets de carottes à tremper dans du ouazin, farandoles de salades et jambons assortis, et sa grande spécialité, le pâté de lapin au serpolet, un délice. Adrien l'avait aidée à préparer ce buffet bon enfant, comme il sied à un jeune retraité. Il la suivit dans la cuisine et dans le dos de l'extra, flatta la croupe de sa femme. Elle lui dit « Voyons, Adrien. » et lui mit un plateau dans les mains. « J'arrive. » Il resta planté devant elle, comme un enfant surpris par un cadeau qui ne lui était pas destiné.

– Quelque chose ne va pas ?

Sans attendre la réponse, elle prit un gant et sortit une croustade du four. Il sentit le souffle chaud lui monter au visage et s'écarta. Tout allait très bien. Et tout irait encore mieux quand il lui parlerait de l'étrange coup de fil

de ce matin. « Tout va bien. » Il en parlerait également à Vatfer dont c'était le métier, les procès. Il sortit de la cuisine à reculons en direction du salon où on l'accueillit à grands cris.

– Enfin !

Des mains surgirent de partout et bientôt Adrien se retrouva avec un plateau vide dans les mains. Ceux qui avaient mangé légèrement le midi engloutirent les canapés en deux bouchées. L'un d'entre eux, la bouche pleine, l'apostropha.

– Pas peur de t'ennuyer ?

Adrien le rassura. S'ennuyer, lui ? Quelle idée. C'est au travail qu'il s'ennuyait. Il expliqua qu'une retraite, ça se préparait de longue date. Lui-même avait commencé par regrouper ses cours sur quatre jours, puis, quelques années plus tard, sur trois. Il lui avait fallu des années de négociations pour convaincre les proviseurs successifs de l'intérêt de cette mesure pour ses étudiants. Il était tellement plus reposé que tout le monde y gagnait. Et dire qu'il n'avait eu que trente ans pour préparer sa retraite, alors que les salariés du privé disposaient de quarante ans, et bientôt quarante-deux, pour préparer la leur ! On lui demanda s'il pensait encore à ses élèves. Les gens posaient de drôles de questions. Ni plus ni moins qu'avant. En général, il pensait peu. Quand on enseigne la même matière pendant trente ans, on ne pense plus. Seul dans un coin, un collègue qui n'avait élevé que deux enfants faisait grise mine. Adrien lui conseilla d'en faire un troisième et rit de sa boutade. Le malheur des autres, quand il n'est pas trop grand, a toujours quelque chose de risible. Il tenait enfin sa revanche sur cet agrégé suffisant qui l'avait tant de fois snobé en conseil de classe.

– Il te reste combien d'années avant de dételer ?

Adrien le savait parfaitement, ils avaient le même âge, mais il n'avait pu résister au plaisir de l'asticoter. Quelle belle journée ! Il n'allait pas laisser un simple coup de fil la lui gâcher.

– Tiens, bois à ma santé.

Il lui tendit une coupe et l'abandonna pour rejoindre sa mère qui venait de lui faire signe.

– Viens par ici, Adrien.

C'était une femme autoritaire. Interrompre, écouter, presser, voilà ce qu'elle faisait de mieux, quand ce n'était pas éconduire ou mettre à la porte. Elle pouvait discourir des heures sur la difficulté de trouver une bonne femme de ménage.

– Voici mon fils, Adrien.

Elle le présenta à son interlocuteur comme s'il avait dix ans. Elle avait amené ses propres invités sans même lui en parler. Celui-là était adjoint au maire. Troisième adjoint, crut-il bon de préciser. En charge des écoles de la commune et des espaces verts, ajouta sa mère. Il recherchait des bénévoles pour encadrer des écoliers en difficulté une heure ou deux par jour. Sa mère avait songé à lui, qu'en pensait-il ? Ils le regardaient en souriant, comme si l'affaire était déjà réglée. Il promit d'y penser, mais pas aujourd'hui. L'adjoint au maire insista.

– Et les espaces verts ? Nous avons également besoin de bénévoles pour l'entretien des fleurs municipales. Vous aimez les fleurs ?

Adrien soupira. En vieillissant, sa mère n'avait plus le goût aussi sûr dans le choix de ses compagnons. Il lui en voulait de lui imposer ce balourd, qu'il y a dix ans encore elle n'aurait même pas regardé. À 70 ans, c'était ça ou vieillir seule. Profitant du départ de l'adjoint pour le buffet, Adrien protesta.

– Je suis en retraite.

À quoi sa mère lui répondit qu'à son âge, elle commençait sa carrière. La mort de son mari l'avait prise au dépourvu, mais madame Assiret n'était pas femme à rester longtemps dépourvue. Elle trouva du travail pour les besoins courants et un amant pour le superflu. Ses petits, qui étaient déjà grands, n'avaient manqué de rien. Elle travaillait encore à mi-temps dans l'agence immobilière qui l'avait embauchée à la mort de son mari. Ce n'était pas à la retraite que son fils allait commencer à faire des caprices.

– On en reparlera.

Adrien détestait sa mère quand elle lui parlait sur ce ton. C'était le ton qu'elle employait lorsque, petit, elle l'inscrivait contre son gré à des cours de musique ou de judo. Tous les mercredis, il enchaînait activité sur activité, comme s'il n'avait rien de mieux à faire. Rêver, par exemple ; regarder la télévision, jouer avec des copains, ou tout simplement, ne rien faire. Cette dernière activité mobilisait beaucoup d'énergie, ne fût-ce que pour tenir à distance ceux qui ne pouvaient s'empêcher, comme sa mère, de lui faire faire quelque chose. Il fallait ruser, gagner du temps, faire diversion, se défausser sur d'autres, contester l'utilité de la chose et en dernière extrémité, tomber malade. Les gens n'imaginaient pas à quel point c'était fatiguant d'être paresseux.

– Tu devrais surveiller Cyprien, il s'empiffre.

À quatre ans, son petit dernier avait un solide appétit. Il ne s'empiffrait pas, contrairement à ce qu'affirmait sa grand-mère, il faisait honneur au buffet. C'était pour le voir grandir qu'il avait décidé de s'arrêter de travailler. Peu lui importait de gagner moins d'argent, pourvu qu'il pût profiter de ses enfants. Adrien Assiret voulait profiter de tout : de sa femme, de ses enfants, de la vie et surtout, de la solidarité nationale grâce à qui il touchait soixante-dix pour cent de son dernier salaire, quand dans le privé, à cet âge-là, on ne touchait rien. C'était normal, c'était comme ça. Il suffisait de détourner les yeux comme lorsqu'on croise un mendiant dans la

rue. De ne pas y penser et surtout, de ne pas en parler. Servir le public méritait bien de temps en temps quelque compensation. Adrien dépêcha sa fille aînée auprès de Cyprien et se dirigeait vers Maître Vatfer pour échapper à la tutelle de sa mère quand la foule hurla.

– Les cadeaux, les cadeaux !

Une femme en queue de cheval prit Adrien par la main et l'entraîna d'autorité au centre de la pièce tandis qu'une autre sortait lesdits cadeaux de son chapeau. On forma un cercle autour du jeune retraité dans une agitation joyeuse et libertine, des mains frôlant des chairs par inadvertance. Quand tout ce monde fut placé, le maître de cérémonie ès cadeaux réclama le silence et finit par l'obtenir en distribuant ça et là des tapes amicales sur les épaules à sa portée.

– Un peu de silence, s'il vous plaît, nous allons procéder à la distribution des cadeaux. S'il vous plaît.

Adrien protesta.

– Non, vraiment, fallait pas.

Il avait l'air surpris et, visiblement, un peu ému. Il s'attendait à un cadeau, voire deux, mais tous ces cadeaux, non, vraiment, ça le gênait ! L'officiant lui tendit le premier paquet.

– De la part de Tristard.

Adrien le prit et chercha son collègue des yeux pour le remercier.

– Allez, ouvre-le.

Aidé par son plus jeune fils, il arracha le papier d'emballage et montra à l'assistance le livre qu'on lui offrait. Tristard s'avança.

– C'est la dernière édition du manuel de mathématiques du cours de troisième. On a pensé que ça te ferait plaisir de partir avec.

L'assistance s'esclaffa. Tout le monde savait qu'Adrien lui préférait une vieille édition qu'il reconduisait d'année en année pour éviter d'avoir à modifier ses cours ou résoudre de nouveaux exercices.